

# Thierry Michel, radiologue des richesses et du martyr congolais

Le réalisateur belge a consacré treize films à ce pays d'Afrique, où il a « croisé l'histoire »

## PORTRAIT

Qu'est-ce que, au juste, n'a pas filmé Thierry Michel? Né en 1952 à Charleroi, ce réalisateur belge au long cours, entré dans la carrière en 1970, a plus de trente films à son compte. Du documentaire social sur le démantèlement de la sidérurgie (*Pays noir, pays rouge*, 1975), de la fiction engagée sur fond de grève (*Hiver 60, 1982*), du docu-fiction pénitentiaire (*Hôtel particulier*, 1985), des favelas du Brésil (*Gosses de Rio*, 1990), un scandale politique belge (*La Grâce perdue d'Alain Van der Biest*, 1993), un état des lieux du régime iranien (*Iran, sous le voile des apparences*, 2003), la construction d'une gare liégeoise (*Métamorphose d'une gare*, 2009)...

Cinéaste prolifique, Thierry Michel s'est particulièrement distingué par le travail qu'il mène en République démocratique du Congo, ex-Congo belge, ex-Congo-Kinshasa, ex-Zaïre. A compter de *Zaïre, le cycle du serpent* (1992), une part primordiale de son œuvre poursuit ainsi la radiographie mémorielle et politique de l'ex-colonie belge. *Les Derniers Colons* (1995), *Mobutu, roi du Zaïre* (1999), *Congo River* (2005), *Ka-*

*tanga Business* (2009), *L'Affaire Chebeya, un crime d'Etat?* (2011), *L'Homme qui répare les femmes* (2015), en sont les principales étapes, constituant, selon des angles à chaque fois différents et sur une période de trente ans, un document exceptionnel sur l'histoire de ce pays, sur ses richesses systématiquement pillées, sur le martyr ininterrompu de son peuple, plus largement sur le destin de l'Afrique néo et postcoloniale.

### « J'ai été aspiré »

Une telle constance, confinant à la hantise, est chose rare dans l'œuvre d'un cinéaste. Comment se l'explique-t-il à lui-même? Habitué à la question, Thierry Michel y répond avec pragmatisme, entreprenant de détailler, si on ne le coupait dans son élan, quel fil part de chacun des treize films pour justifier le suivant. Il faut donc le pousser un peu dans les coins pour que cet homme pudique accepte de parler sentiment : « *Dans le premier film, je pensais filmer la fin du régime de Mobutu et le commencement d'une nouvelle ère démocratique. C'est le contraire qui s'est produit. J'ai documenté un basculement. J'ai croisé l'histoire. Et j'ai été aspiré. C'est très bizarre, car la culture congolaise ne m'at-*

**« J'ai été pris par l'émotion que suscite la condition de ce peuple »**

THIERRY MICHEL  
cinéaste

*tire pas spécialement. A cet égard, je me sens beaucoup plus brésilien. Mais je crois que j'ai été pris par l'émotion que suscite la condition de ce peuple. »*

*L'Empire du silence, c'est le « docteur », comme il l'appelle, qui l'y a poussé. Le gynécologue et Prix Nobel de la paix Denis Mukwege, à qui il a consacré un film, a fait le tour du monde et lutte depuis longtemps contre l'impunité des criminels de guerre. C'est exactement cela, « l'empire du silence » que dénonce ce grand film, synthèse finale de l'œuvre de Thierry Michel, qu'il n'aura, gageons-le, pas fallu pousser beaucoup pour qu'il s'y lance à corps perdu, notwithstanding la maladie qui le tenaille depuis quelques années.*

Mais l'on voit bien que, en dépit de cette longue familiarité, Thierry Michel n'a pas plus de ré-

ponse que nous, tant sur l'origine du mal qui saccage ce pays que sur les raisons du silence qui l'entoure. « *Il y a un faisceau de raisons. Coloniales, ethniques, commerciales. Toutes s'épuisent pour finir dans une jacquerie générale. C'est ce que le romancier congolais In Koli Jean Bofane a appelé les Mathématiques congolaises [Actes Sud, 2008]: tout le monde trahit tout le monde et tout le monde a un agenda caché. C'est tragique. Quant au silence, il y a les intérêts bien compris des gouvernements locaux, mais aussi l'indifférence à l'égard de l'Afrique. Toutes les chaînes de télévision se sont désistées quand il s'est agi de produire le film. L'Afrique ne fait pas vendre. »*

Aussi bataille-t-il ferme pour que le film soit projeté aux Nations unies. Thierry Michel, qui avoue après tant d'années un sentiment de « *désespérance* », jure toutefois ses grands dieux que ce film sera son dernier tourné dans le pays. A moins, ne peut-il s'empêcher d'ajouter dans le même souffle, « *d'un sujet plus léger, comme un festival de musique, ou une manifestation culturelle, quelque chose comme ça* ». On ne se refait pas. ■